

Dans *Le Drapeau de Carillon*, le poète nous présente encore un vieux héros qui conserve, comme une relique, le drapeau fleurdelisé qu'il portait à Carillon. Retiré dans sa chaumière, le canadien attend le jour où il pourra le déployer de nouveau en face de l'ennemi, car il désire lui aussi l'arrivée des Français, et il le montre à ses compagnons d'armes pour soutenir leur espoir. Enfin il part pour la France, il veut implorer lui-même le secours du roi, mais il est arrêté aux portes de Versailles par de lâches courtisans qui demandent en riant,

Ce qu'importent au roi quelques arpents de neige.

Il revient après avoir perdu toute espérance et va mourir sur le champ de bataille témoin de sa valeur. C'est là qu'il entonne ce chant sublime, qui est devenu un de nos chants nationaux et que vous connaissez tous.

A la fin de la pièce le poète reporte sa pensée sur le glorieux débris que nous promenons en triomphe le jour de notre fête nationale, et il nous déroule

L'héroïque poème renfermé dans ses plis.

Quels transports n'excitent pas dans des cœurs canadiens ces accents enflammés ! Qui de nous messieurs, n'est prêt à s'écrier avec le poète :

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse du souvenir la tradition sainte,
En régnant dans leurs cœurs, garder de toute
Et leur langue et leur foi [atteinte]

Vous connaissez tous la cantate à Mgr de Laval, cet hymne consacré à la gloire et à la vertu ; je ne parlerai pas non plus de plusieurs autres pièces du même genre et qui nous font bien comprendre le caractère de la muse de Crémazie. Le poète remplit le rôle d'historien populaire ; c'est à Garneau, il est vrai, que nous devons de connaître l'histoire de notre pays, mais cette histoire n'est guère lue que des gens instruits ; le peuple la connaît peu. La poésie répond mieux à ses sentiments, et il la connaît sans savoir lire. Parmi ceux qui ignorent les travaux de notre historien, il en est peu qui ne sachent de mémoire ou qui n'aient du moins entendu *Le Drapeau de Carillon*. C'est ainsi que Crémazie a fait une œuvre utile à notre société en faisant admirer du peuple

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux,
Leurs grands jours de combat, leurs immortels
Leurs efforts surhumains, leurs maîtres et leurs
[faits d'armes.]
[larmes.]

De toutes ces pièces, il ressort des leçons de la plus haute moralité, quand il fait parler les morts si lugubrement, il leur met dans la bouche de profondes pensées sur la vie de l'homme. Ces trois morts qui s'avancent dans leur sombre majesté, drapés dans les lambeaux de leurs lindeux, viennent instruire les

mortels du sort qui les attend et flétrir bien des vices cachés sous des sépulchres blanchis.

Son style laisse loin derrière lui tout ce qui a été écrit depuis. Il y règne un enthousiasme qui entraîne ; il est facile de voir la supériorité du poète. Il s'élève sans effort, il plane, il nous enlève avec lui ; impossible de résister à l'impression que produisent ces vers harmonieux, si riches, si bien remplis. Il semble qu'ils soient écrits d'un premier jet, tant le travail s'y fait peu sentir. Ses pensées sont frappantes, l'expression l'est peut-être encore plus. La rime et la mesure, quoique magnifiques, semblent n'avoir rien coûté, tant elles sont naturelles. On dirait que les mots se sont présentés en ordre, sous la puissante inspiration du génie, comme ces pierres qui s'élevaient d'elles-mêmes au son de la lyre d'Amphion.

Il suffit de parcourir quelques lignes pour se sentir transporté par ces accents sublimes. Crémazie est le modèle sur lequel se sont formés nos poètes contemporains.

Mais si sa muse en a réveillé d'autres, elle n'a jamais été surpassée parmi nous.

Tel est messieurs, celui qui éleva notre poésie à la hauteur qu'elle occupe maintenant. Aussi son nom vivra-t-il tant qu'il y aura un canadien pour le répéter. Sa place dans notre histoire est analogue à celle du Camoëns dans l'histoire du Portugal. Ses poésies n'expriment pas de simples souvenirs personnels ou des pensées indifférentes, comme c'est souvent le cas chez les autres poètes ; il a été l'écho de tous les canadiens. Ses œuvres sont l'expression des sentiments de tout un peuple. C'est là une des conditions fondamentales de tout œuvre durable en ce genre ; elles peignent admirablement bien l'état des esprits à l'époque où elles parurent, c'est-à-dire, au lendemain de la publication de l'histoire du Canada, qui fut comme une révélation parmi les canadiens. Ils commençaient à s'ignorer eux-mêmes, alors qu'on les traitait de *peuple vaincu* sans qu'ils pussent opposer à cette insulte l'héroïsme de leur défaite. En voyant sortir de l'oubli cette gloire de ses aïeux, le canadien, pris d'admiration pour son passé, poussa le cri puissant dont Crémazie fut l'écho, et qui, grâce à lui, ne doit plus cesser de se faire entendre.

Si jamais les canadiens, perdant peu à peu les traditions de leurs pères, oublieraient ce sentiment de leur grandeur dans une lutte où le vaincu reçut la gloire pour prix de sa défaite et où il ne perdit ni sa liberté, ni sa religion, les accents de notre barde ne seront-ils pas capables de lui rendre ce sentiment ? Qui pourrait résister à l'éloquence de ces chants immortels ? En les lisant, notre

pensée ne se reporte-elle pas avec regret vers ces jours où nous étions français de nom autant que nous le sommes encore de cœur aujourd'hui ? Oui, messieurs, les poèmes de Crémazie seront toujours là, monument plus impérisable que la colonne élevée à la mémoire des derniers défenseurs du Canada, sur les plaines mêmes qu'ils arrosèrent deux fois de leur sang ; ils seront toujours là pour nous dire ce que furent nos pères, et ce que nous devons être.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 18 JUIN 1879.

La fête-Dieu.

La procession solennelle du St-Sacrement s'est faite avec grande pompe dimanche dernier. Le temps, assez menaçant le matin, s'est éclairci vers neuf heures et la journée a été ravissante.

Les cérémonies de l'Eglise catholique ont toutes un cachet de grandeur, de solennité, qui frappe ceux qui en sont témoins, et, sans contredit, le premier rang entre toutes ces solennités revient de droit à cette marche glorieuse que fait notre Sauveur au milieu de ses fidèles adorateurs. Quel est celui qui, à l'aspect de ces arbres bordant la route, de ces arcs de triomphe s'élevant de place en place, de ces pavillons flottant au gré de la brise, quel est celui, dis-je, qui ne se rappelle pas l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem ? Même empressement de la foule, mêmes chants, mêmes cris de triomphe.

La démonstration de cette année dépasse celles des années précédentes. Les irlandais catholiques, représentés par leurs diverses sociétés, s'étaient réunis aux Canadiens : on aurait cru à une véritable armée en voyant défilé cette foule de pieux fidèles à la suite de leurs bannières.

Les rues suivies par le cortège étaient bien décorées de verdure et de drapeaux. Les arcs élevés pour la visite du Marquis de Lorne avaient vu leurs premières inscriptions remplacées par de nouvelles, en harmonie avec la solennité du jour. Ainsi sur l'arc des quatre sociétés nationales, élevé au rond de chaîne, on avait ajouté une croix de verdure, et les inscriptions *O salutaris hostia* et *Da robur fer auxilium* se lisaient au-dessus du passage central. Au coin des rues Ste-Ursule et St-Louis, l'arc de la Corporation n'avait pas été modifié. Un immense pavillon flottait sur le sommet entouré par une couronne d'étendards plus petits, distribués avec beaucoup de goût. Deux autres arcs se voyaient encore, l'un dans la rue Ste-Geneviève, l'autre